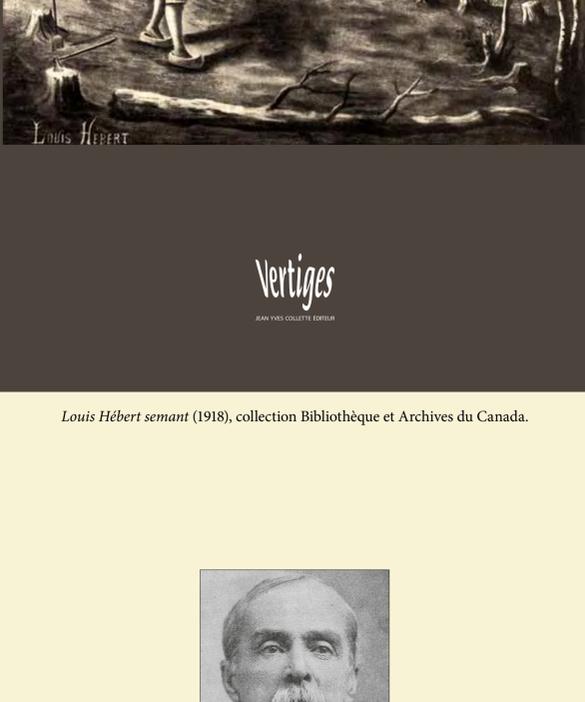


Louis Hébert



Louis Hébert semant (1918), collection Bibliothèque et Archives du Canada.

LOUIS HÉBERT

I

PARISIEN épris de la grande nature,
L'esprit toujours brûlé des soifs de l'aventure ;
Attiré par des voix – que lui portait le vent
À travers les vapeurs de l'infini mouvant –
Vers les bords où Champlain, au front d'une falaise,
Jettait les fondements d'une ville française,
Louis Hébert franchit les flots de l'Océan,
Et s'en vint commencer la tâche d'un géant
Au milieu de déserts sans bornes, sur la berge
D'un fleuve qui, la veille encore, de son flot vierge
Ne berçait que l'esquif de l'Indien vagabond.

II

LE VOYEZ-VOUS debout dans un fourré profond
Qui domine, orgueilleux, les mornes étendues ?
Le torse disloqué, les deux jambes tendues,
La tête rejetée en arrière, étreignant
Un outil froid et clair comme l'*yatagan*,
Il frappe les hauts fûts de la forêt sauvage,
Et ses grands coups rythmés émeuvent le rivage,
Effarent les échos dans leur antre ébranlé,
Font s'envoler du nid le pivert affolé,
Poussent hors du wigwam le Peau-Rouge farouche,
Qui comprend – un sourire amer cripe sa bouche –
Qu'un nouvel ennemi redoutable est venu
Envahir tout à coup son domaine inconnu,
Où, libre comme l'air et fort comme les bêtes,
Naguère il se moquait des fauves, des tempêtes,
Et craignait seulement que la voûte des cieux
Ne s'effondrât, un jour, sur ces bois giboyeux.

Le voyez-vous au pied des chênes et des ormes ?
C'est le nain s'attaquant aux colosses énormes,
Mais, comme Goliath vaincu par un enfant,
Le lourd géant touffu, sous l'outil triomphant
D'Hébert, s'écroule avec un bruit épouvantable.

Le colon, âpre et fier autant que notre érable,
Depuis un mois, de l'aube au soir, plonge, ahnant,
La hache aux flancs rugueux de l'arbre frissonnant.

Naguère encor cet homme aux mains fines et blanches
Ignorait le travail des rustres ; et les branches,
Les racines, qu'il coupe des heures en passant,
Lui déchirent la chair, et par moments le sang
Sur les mousses en fleur tombe, fait tache et coule.

Le bois de la cognée a mis plus d'une ampoule
À ses doigts tout crispés, roides comme le fer
Qu'il fait étinceler et tourner dans l'air.

Un nuage de noirs mouchérons l'enveloppe.

Tantôt un rameau sec casse, choit et l'écloue.
Tantôt, en proie au vent qui le tord, un vieux tronc
Menace d'écraser le pauvre tâcheron.

Souvent Hébert suspend ses coups, regarde, écoute...
Sous la sombre épaisseur de l'insondable voûte
De la futaie, il vient d'entendre un loup hurler.

Souvent l'aspect d'affreux masques le fait trembler :
Une bande d'Indiens, sournoisement tapie
Dans l'ombre, l'arc au poing, l'éclair aux yeux, l'épie,
Prête à bondir sur lui comme le léopard.

Mais ni le vert branchage aussi traître qu'un dard,
Ni le bois vermoulu qui tombe des ramures,
Ni les noirs mouchérons aux brûlantes piqûres,
Ni les abois du loup, ni le guet du Huron,
Ne peuvent rebuter le rude bûcheron :
Jusqu'au bout le vaillant poursuivra sa corvée.

À tout prix il fera l'œuvre qu'il a rêvée
Pour agrandir la France et lui donner du pain !
Et tout un large pan de la forêt sans fin,
D'où s'envolait le chant joyeux des nids de pousses,
S'est affaissé, mêlant joyeux fûts et arbustes mousses,
Chênes de haute taille et frères arbrisseaux.

III

LES RAYONS printaniers – sous quoi déjà les eaux
Des rivières, des lacs et des torrents s'épuisent –
Dessèchent les rameaux des colosses qui gisent,
Comme des grenadiers couchés par le boulet ;
Et, plus tard, un matin de la fin de juillet,
Lorsque le soleil arde et pâlit la ramée,
Le fondateur promène une écorce enflammée
Dans le feuillage mort des arbres renversés ;
Et, courant de géants en géants enlacés,
Le feu vif et vorace allume un incendie
Dont l'étincellement sur le Fleuve irradie
Et jette une lueur sinistre à l'horizon.

Et l'épouse d'Hébert, du seuil de sa maison,
Voyant cette lueur qui rougit le nuage,
S'engage en un sentier serpentant sous l'ombrage
Et rejoint son mari pour mieux s'extasier
Devant le flamboiement de l'énorme brasier
Qui glace sous ses yeux les bêtes d'épouvante ;
La scène est à la fois terrible et captivante.

Comme un vaste cratère en fureur vomissant
Jusqu'aux grands creux creusés pourprés une lave de sang,
La clairière, où tout fond, bois, ronce, mousse et sente,
Lance à l'éther les flots d'une onde incandescente
Qui retombe sur terre en jets vertigineux.

Puis, lourd reptile igné, qui tord partout ses nœuds,
La flamme, serpentant avec un bruit sauvage,
Des hauts arbres restés debout mord le branchage ;
Mais comme ces géants, déjà chauves et noirs,
Sont bouillonnants de sève, ils servent d'éteignoirs...
Et l'immense incendie, un instant si terrible,
Soudain s'évanouit dans l'air calme et paisible ;
Et la seule fumée estompeant le désert
Dit à l'immensité que le vaillant Hébert
Vient d'achever enfin son fructueux massacre ;
Et dans les blancs flocons de cette fumée acre
Qui tourbillonne et court dans les rougeurs du soir,
Le couple, assis, tout près, sur la mousse, croit voir
Un nuage d'encens, qu'à présent la clairière
Exhale vers le ciel, ainsi qu'une prière
Portant à l'Infini les vœux du fondateur,
Qui, le front incliné, demande au Créateur
De féconder son champ, vierge encor de souillures,
Et qu'il a baptisé du sang de ses blessures.

IV

CEPENDANT l'été passe et l'automne apparaît ;
Puis sur le mont, le pré, la grève, la forêt,
Sur les grands végétaux roussis couvrant la terre,
Dans la marne sombre du bois plein de mystère,
Où vers la brune, Hébert marche pensif et seul,
L'hiver boréal vient jeter son froid linceul.

Ô le premier hiver à quelques pas du Fleuve !
Ô les longs jours d'exil ! ô les longs jours d'épreuve !
Tout ce que la nature a de rude et d'affreux :
Froids, neiges, vents, bouillards, s'acharna sur le preux.

Souvent Hébert sentit ployer son front morose.

La nuit, même la nuit, dans sa hutte bien close,
Il souffrait, regrettant l'absence du soleil...
Et parfois, brusquement tiré de son sommeil,
Il lui semblait entendre à travers les rafales
L'horrible hurlement de quelques cannibales
Escaladant le roc du vieux Stadacona.

Enfin l'azur du ciel de Pâques rayonna ;
Et bientôt les bourgeons s'ouvrirent sur les branches.
La terre revêtit son manteau des dimanches ;
La brise caressa les eaux du Saint-Laurent ;
Et dans le sol noirci par le feu dévorant,
Et d'où s'élevait comme une odeur de lavande,
Le preux jeta le blé de la côte normande ;
Puis, durant tout l'été, chaque jour où les cieux
Souriaient au miroir des grands flots radieux,
Le pionnier alla contempler l'emblavure.

Là, seul, pensif, l'oreille ouverte au doux murmure
Du vent tiède berçant l'épi vert ou doré,
Il laissait emporter son esprit enivré
Par le vol de l'Espoir, et dans l'ombre lointaine
De l'avenir voyait son modeste domaine
Croître et former un fief prospère et florissant.

Mais, pendant qu'il errait dans son pré, caressant
Ce rêve ambitieux, l'œil fixé sur les vagues
De la mer des blés pleins de bruissements vagues,
L'inlassable ouvrier de la France et de Dieu
Souvent sentit son cœur percé d'un trait de feu,
En découvrant encore en un coin du bois sombre
Le masque d'un Indien qui le guettait dans l'ombre.

Un soir, à son retour du champ, où mollement
Ondulaient les épis sonores du froment,
Sous le souffle fécond de la brise embaumée,
Hébert, satisfait, dit à sa femme charmée :
– Encore une semaine, et, si le temps est sûr,
Nous couperons le blé, qui semble déjà mûr.

V

BREF, le jour pressenti pour la moisson arrive.

Dès l'aube, au bruit des flots pers caressant la rive,
Après avoir prié quelques temps à genoux,
L'épouse et les enfants, précédés de l'époux,
Que le soleil levant drapait dans sa lumière,
Outil et sac au dos, entrent dans la clairière.

Regardez au travail ces vaillants moissonneurs !
Prêtez l'oreille aux voix des jeunes ricaneurs !
Leur gaité franche émeut le blé d'or qui braille.

À plein poing les épis tombent sous la faucille ;
Et quand l'ombre du soir descendra sur le pré,
Un immense lambeau du frais manteau doré
De la haute falaise aura jonché la terre.

Quatre jours le mari, les enfants et la mère
Mouillent de leurs sueurs fécondes les sillons ;
Et, dès qu'ils ont coupé les derniers épis blonds,
Sitôt qu'ils ont lié les javelles superbes,
Un pesant chariot reçoit les lourdes gerbes
Qui s'entassent, formant un monceau colossal
Dont l'ombre projetée emplirait tout un val ;
Et, salué des cris de la famille en joie,
Dérobé sous le blé lumineux qui rougeoit
Et rutilait au soleil comme une cime en feu,
Le chariot s'ébranle et fait grincer l'essieu,
Cahoté par les trous, les racines, les pierres,
Et crevant les terriers et les fourmillières.

Un calme saisissant plane sur les guérets ;
Et, brusquement sorti d'un noir fourré étroit,
Un Peau-Rouge, étonné de ce spectacle étrange,
Regarde, furtif, l'œil hagard, vers une grange
S'avancer lentement cette montagne d'or ;
Et, comme le jour meurt dans le bois qui s'endort,
Le noble pionnier, très droit, la tête nue,
Les yeux étincelants d'une ivresse inconnue,
Piquant de l'aiguillon ses deux grands boeufs normands,
Qui traînent, à travers les souches, tout fumants,
La première moisson de la Nouvelle-France,
Dans son cœur de chrétien béni l'Onnipotence
Qui déverse la flamme et l'eau du firmament
Pour féconder la terre et mûrir le froment,
Le froment qui lui met dans les veines sa sève,
Le froment qui devait, après la faute d'Ève,
Remplacer, lourd et dur, mais blond comme le miel,
Les ineffables fruits et breuvages du ciel,
Le froment d'où l'ardeur de sa race est sortie,
Le froment dont la main des vierges fait l'hostie,
Ce pain miraculeux qui nourrit le fervent
Du sang et de la chair mêmes du Dieu vivant.

VI

TROIS SIÈCLES de combats, d'espérance et d'épreuve
Ont jeté leur poussière aux ondes du grand fleuve,
Depuis qu'Hébert sema l'or du premier froment
Apporté sous nos cieux du vieux terroir normand.

Oh ! si de son tombeau ce preux levait la pierre,
Quel spectacle ferait clignoter sa paupière !
Il verrait notre sol fertile, qu'autrefois
Ensanglantaient Hurons, Algonquins, Iroquois.

Flamboyer au soleil du Progrès magnifique,
Des bancs de Terre-Neuve aux flots du Pacifique ;
Devant lui, poursuivant les plus nobles travaux,
Des peuples fièrement déploieraient leurs drapeaux ;
Des villes dresseraient leurs granits et leurs marbres
Où s'était profilé le seul dôme des arbres ;
Partout, bercés au vent du fécond Thermidor,
Onduleraient les flots des montagnes épi d'or,
Pendant que vis-à-vis de l'altier promontoire
Qui le vit buriner son nom dans notre histoire,
À quelques pas, sous lui, sous ton regard si fier,
Défileraient les lourds paquebots d'outre-mer
Sur le Fleuve portant, dans leurs flancs titaniques,
Vers les quais encombrés des grands ports britanniques,
Le blé franc et fameux, dont l'Ouest fertilisé
Nourrit, depuis quinze ans, le vieux monde épuisé.

Louis Hébert,

poème de William Chapman (1850-1917),
est paru dans *Le Parler français*,
bulletin de la Société du Parler français au Canada, en avril 1915.

© Vertiges éditeur, 2024
ISBN : 978-2-89854-372-2

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2024

– 2373^e lectriceur –

Lecturiels

www.lecturiels.org